

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 7

Artikel: Les hommes qui agissent
Autor: E.Hy.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mettre son nez dans un débat purement vaudois et réservé aux seuls Vaudois ? Je m'expose à ce qu'on me dise que ce n'est pas ma galère ! Tant pis, je m'obstine, car je suis têtue comme les mulets de nos vallées !

Pour répondre à la question posée, en toute connaissance de cause, éliminer autant que possible les chances d'oubli injuste et rafraîchir ma mémoire, j'ai passé rapidement en revue mes collections du *Messenger boiteux* et du *Conteur*, les *Mélanges vaudois*, les pages désopilantes de *Po Recafa* et aussi la série des rubriques vaudoises du premier volume de la *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, inventaire systématique, paru en 1912, par les soins du *Glossaire des patois*.

J'ai fait défiler devant moi les œuvres littéraires vaudoises dès *Lo Conto dâu Craizu* jusqu'aux dernières mentes de Marc à Louis. Et cet examen de conscience sévèrement accompli, voici mon verdict.

Sans mépriser le moins du monde toute une série d'auteurs, Croisier, Visinand, Testuz, Fr. Guex, Ph. Bridel, Chambaz, etc., qui nous ont donné de tous bons morceaux, ils doivent s'écarter pour ne laisser en première ligne que *Louis Favrat* et *C.-C. Dénéréaz*. Ma palme sera offerte au premier, qui a gagné le prix grâce à *Djan-Danié*. Oui, je suis forcé de donner mon suffrage à l'*Histoire de Guyaume Tè* et je suppose que je ne serais pas le seul électeur de mon avis. Mais pour le second rang, si intéressants que soient les comptes rendus pétillant de bonhomie malicieuse, de ses *tenables*, comme celui du Congrès de la paix, à Lausanne, et du Concile du Vatican, ils doivent céder le pas aux meilleures pièces de Dénéréaz : *La tsanson dâu thoraxe*, la *Batallie de St-Daquié*, que suit de près le morceau en prose décrivant celles de Grandson et de Morat. Favrat revient par *la Resse et lo Moulin ex æquo* avec *Lo caïon* (pas l'animal, les vers patois) et *sa cordella*, de son concurrent Dénéréaz. Je voudrais encore citer, pour la moralité qui s'en dégage, un bref morceau de Dulex-Ansermoz, je crois, où il est question d'un meunier qui charge son âne en mettant le sac de farine d'un côté et une pierre de l'autre, pour faire contre-poids, et qui défend à son fils, plus pratique, de faire autrement. Mais je vais faire une nomenclature et que ceux que j'ai oubliés, morts ou vivants, me pardonnent.

Mais vous, Vaudois, et nous, Valaisans, nous avons plus d'un point de ressemblance psychologique. Vous vous délectez à ces *gandoises* dont bien souvent ministres et syndics font les frais. Nous autres, même en dépit de la ferveur chrétienne, nous nous faisons plus d'une pinte de bon sang en blaguant nos curés.

A propos de ce satané de Marc à Louis, il nous en fait avaler de belles quand l'an est passé. Ne voyez-vous pas que maintenant il nous fabrique des néologismes. Je crois, à moins que ma familiarité imparfaite du parler vaudois me fourvoie un *bocon*, en avoir découvert deux dans sa dernière farce (numéro du 28 décembre) : *Traidecilâ*, boire, cultiver les « trois décis », et *Petabossonâre*, bureau de l'officier d'état civil.

Il faut avouer que ce sont des mots heureux. Et à ce compte-là ce n'est pas la fin de notre bon vieux patois pour après-demain !

C'est la première fois que je les rencontre. Sont-ils populaires ? Le second de ces termes incriminés demande deux mots à part.

Petabossonâre est issu de *Petabosson*, si connu et si souvent employé, et pourtant un des rares sinon l'unique exemple d'un vocable dialectal romand de création purement artificielle et littéraire qui se soit imposé au langage courant. Il n'a guère plus de quarante ans de vie, si c'est bien vrai qu'il a été forgé par Dénéréaz en 1876. Et maintenant il engendre des petits !

Mon cher *Conteur*, en te souhaitant bien la bonne année, j'exprime le désir de te voir souvent questionner les amis de cette façon ou leur offrir l'occasion de se casser la tête avec des problèmes difficiles.

Un ami du *Conteur vaudois* extra-muros.

MAURICE GABBUD.

Toto à sa mère. — M'man, donne-moi deux sous, dis ?

— Et les deux sous que je t'ai donnés hier ?

— Je les ai donnés à un petit Italien ?

— Très bien, mon chéri, voici encore deux sous.

Un peu après :

— M'man, donne-moi encore deux sous pour le petit Italien, tu sais !

— Tu portes bien de l'intérêt à ce petit. Pourquoi cela ?

— Mais il est « brisoleur » de châtaignes. — A. C.

L'âge heureux. — On demandait à un très vieux campagnard l'âge qu'il pouvait bien avoir.

« Je ne sais pas que vous dire, répondit-il en patois, huitante-sept, huitante-huit... peut-être huitante-neuf... Je n'y fais maintenant plus attention. »

LÈ Z'ESTIUZÈ

L'ÉTAI l'abbai dè Roillebot. A la pinta dè coumouna, l'ai avai su lè trabillie dâo café, de la cranma, dâi tsiron de brecè po lè fennè. Lè z'omo bevessan dâo novi, dâo boutzi, tsantâvan et fazan dâi recaffaie dè l'âotro mondo. Dècutè l'âo tsambra, dein lo gran pâilo dâo conset générât, on firo et dou violare signoulâvan que dâi tonnerre po fère à châtâ lè fellie et lè valet. Quin breson, mè z'amî ! Quin tredon d'einfè !

N'èin fazai min de tredon, la Marienne âo martsau. Se tegnai prâo dè lè rion ; m'â l'étaï tota soletta ein on carro, iè lo veindai tot pllein de chétzon. Nion ne la reluquâvè, po cein que le n'étaï plliequa dzouvenetta, et que s'èin manquâvè grò que fusse lo meriau âi fou. L'avai tot parâi 'na fan de la metzance d'èin châtâ ièna. Piattâvè qu'on pollein, dein sè sola dè pattè. L'arai dansî avoué lo pllie écouessi, avoué lo pllie mô fotu dâi z'omo.

Tot per on cou, vaitecè ci botasson de Sami que se branque derrâi li, et la Marienne ne fâ ne ion ne dou, se revire, lo prein pè la mandze :

— Vein-vâi cè, Sami, tè vu appreindre la mazourke, mè.

— Va cacâ ! que l'ai regauffe ci môlapprei. (Faut vo dere que l'étaï bin bon soû).

La poura drôla s'einsâvè ein plliorein, tot redere à son père, et lo martsau l'a binstou z'u attrapâ lo Sami. Avoué sè grochè man te l'eimpougne pè lo cotzon :

— Qu'è-t-e clia pouetta rézon que t'a dete à la Marienne ? Te l'âodri tot lo drâi l'ai fère dâi bounè z'estiuzè, se te ne vâo pa avâi ta repasâie, crapô que t'i !

Ne l'ai avâi pa à crenenâ. Ne bâdenâvè pa, lo martsau. L'étaï on puchein gaillâ, foo co lè frâre Tzerpillioud. Pè la pouaire que l'avâi, lo Sami s'è trovâ dessou et l'a fotu lo can ein grebolein dein sè tsaussè.

On momen ein aprî, vaitecè la Marienne que revein vè son père.

— Et poui, que lo martsau l'ai demande, lè s'a-t-e fête dè sorta clia z'estiuzè ?

— Oi.

— Quemîn l'a-t-e cein cratchî ?

— L'a quequellî : « Acuta-vâi, Marienne, i'è djerâ à ton père... de... de... de m'estiuzâ... Te sâ cein que... que... que ie te desai ? »

— Lo sè prâo, que l'ai dio.

— Eh bin, que me répond, te... te... te... te n'âri pa fauna de l'ai allâ.

Djan dâi Pivè.

¹ Elle séchait sur pied, elle faisait tapisserie.

Neutralité. — Un seigneur s'était fait une loi de demeurer neutre durant les troubles qui agitent les premiers temps du règne de Henri IV. Lorsque ce dernier fut victorieux et tranquille, il vit, un jour qu'il jouait à la prime, le dit seigneur s'approcher de lui pour lui faire sa cour. Le roi lui dit :

— Monsieur, soyez le bienvenu ; si nous gagnons, vous serez des nôtres.

La livraison de février 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

L. Jacot-Colin. La question de la zone franche. — Aug. Fallet. L'affaire Fallet. — Paul Sirven. Le second voyage de M. Micromégas. — A.-E. Shipley. La zoologie de la guerre. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (Quatrième partie). — Dr P. Reinhold. Questions médico-chirurgicales. — Eug. Mottaz. Lettres inédites de Stanislas-Auguste Poniatowski. (Seconde partie). — L.-R. De Liège. Géographie de guerre. — Albert Rheinwald. L'évolution morale de Jean Racine. — Chroniques allemande (A. Guillard) ; suisse romande (Maurice Milloud) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

L'action. — Qu'est-ce que la pensée sans l'action ? Assez de programmes ! Des œuvres.

EDOUARD HERRIOT, sénateur.

MAMAN

L'AMARTINE raconte quelque part, dans ses ouvrages, un dîner donné par M. Thiers, alors ministre de l'Intérieur, à ses collègues, à des ambassadeurs, à des pairs de France. Tout à coup, entre deux services, un maître d'hôtel dit quelques mots tout bas au ministre.

— Tè ! s'écria le Marseillais, faites-la entrer !

— Et une femme intimidée, en costume de sa Provence, entre, éblouie par les lumières.

— Messieurs, dit M. Thiers, c'est maman ! Assieds-toi, maman !

Il avait prononcé déjà bien des harangues applaudies, Thiers, et l'orateur était irrésistible ; mais je crois bien que Lamartine qui devait publier pieusement le *Manuscrit de ma mère* lui sut plus gré de ce mot que de tous ses mouvements de tribune.

Maman ! C'est un nom dont la douceur est infinie et l'homme reste jeune, même lorsque les années passent, tant qu'il a le droit, tant qu'il a la joie sans égale de dire à un être vivant : *maman* ! Le lendemain, il a des devoirs, il a des satisfactions d'amour-propre, des succès, les sourires de la fortune — il lui manque la satisfaction suprême de tout partager avec celle qui le vit tout petit, le créa, l'adora. Du moins avons-nous, pour nous consoler, le souvenir de l'être chéri qui nous berça au début de la vie et dont l'image nous sourira jusqu'à la fin. C'est un viatique, le souvenir.

LES HOMMES QUI AGISSENT

Des actes, pas tant de paroles ni d'écrits !

La *Revue* de dimanche a publié une notice biographique du colonel House, l'ami personnel du président Wilson, un des délégués américains à la conférence internationale de la paix et l'un des membres les plus influents de celle-ci.

Voici les dernières lignes de cette notice :

Le colonel House possède l'entière confiance du président Wilson. « Il ne parle pas, déclarait celui-ci, et c'est une supériorité qu'il a sur moi. » C'est un modeste, sans autre ambition que de travailler au bien de sa patrie ; il n'a jamais voulu accepter une fonction officielle quelconque. C'est un discret ; il n'a jamais accordé une interview à un journaliste et n'a fait de confidences à personne. C'est une intelligence ouverte à toutes les questions de la politique mondiale. Caractère ferme, il a la conviction qu'il n'y a pas dans la vie humaine, au

regard de la conscience, de grandes et de petites choses, de grands et de petits devoirs. C'est un beau type d'optimiste éclairé, croyant pieusement à l'avenir du monde. Il apportera au Congrès les aspirations les plus hautes et les plus belles espérances. Le président des Etats-Unis a su choisir son collaborateur, son pays à en lui un représentant d'une autorité incontestable, les petits peuples peuvent compter, nous le croyons, et sur sa conscience et sur son esprit de justice. — E. Hy.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

VIII

Le soir, à Marseille.

Notre président et l'appareilleur ne tardent pas à être frôlés par les doigts agiles de l'honorable confrérie des tire-laine et pick-pockets de la cité phocéenne. Grâce aux recommandations données au départ, les poches sont vierges de porte-monnaie et messieurs les filous en sont pour leurs frais; ils ne peuvent attraper que les mouchoirs de poche de leurs victimes. Le président s'aperçoit de la chose à temps et pousse une exclamation qui fait fuir le voleur et épouvante tout le monde. L'appareilleur décide de poser dorénavant un cadenas sur chacune de ses poches.

Le long des rues, sur les portes des cafés, dans les W.-C. même, des ramasseurs de « mégots » sont en chasse. Poursuivis par la police qui interdit, avec raison, ce sale commerce, ils ont des ruses d'Apaches pour tromper la vigilance des agents. Pour qu'on ne les voie pas se baisser, ils ont soin d'ajuster une pointe de fer à leur talon et piquent, sans en avoir l'air, les bouts de cigares qui traînent à terre. En levant un peu le pied en arrière, tout en marchant, ils saisissent le mégot sans se faire remarquer. Tout ce tabac dégoûtant et nauséabond est vendu autour du vieux port à des soldats, à des matelots, qui le fument ou le chiquent sans se préoccuper de sa provenance.

Pendant notre exploration à travers les rues, le sergent, qui s'est déjà rendu célèbre à Genève, a conduit son escouade à un spectacle. Toujours soucieux de l'alimentation de sa troupe, il se présente au contrôle avec un litre de vin rouge sous chaque bras. Arrêté par le gardien, qui n'a encore jamais vu chose pareille, notre sergent s'entête et ne veut pas lâcher ses litres; l'autre est inflexible. A la fin, une transaction intervient et nos deux gaillards boivent les litres sur la porte: il paraît que le vin « en cruche » peut entrer sans difficulté! Mais cette altercation a rendu le sergent susceptible. S'apercevant que le programme du spectacle n'est pas suivi à la lettre, il appelle une ouvreuse et lui adresse de vifs reproches. « Madame, lui dit-il, indigné, nous protestons énergiquement et nous allons réclamer le remboursement de nos billets, il n'y a pas d'erreur! » Rire général, qui taille à notre sergent un nouveau succès.

A la Cannebière.

L'aube trouve notre monde debout, impatient d'admirer les beautés de Marseille. Le déjeuner lestement enlevé, nous sommes harcelés par une nuée de petits gosses qui se traînent sournoisement sous les tables pour nous cirer les souliers, de gré ou de force. C'est une véritable persécution. Toute la journée, nous serons poursuivis par ces moutards efféminés. A peine assis sur la terrasse d'un café, nous les voyons galoper à quatre pattes sous les tables en hurlant leur sempiternelle rengaine: « Cira, moussu! » puis s'emparer de nos jambes sans qu'il soit possible de nous débarrasser de cette vermine, à moins de renverser les tables et de faire de la casse.

Une surprise nous est réservée en quittant l'hôtel. Dans un kiosque, nous achetons tous un numéro du *Petit Marseillais*, le plus grand journal du Midi. A notre vive surprise, nous y lisons un entrefilet relatant notre arrivée, avec l'exagération habituelle du pays. Un reporter, se trouvant à la gare à notre arrivée et ayant couru aux informations en voyant nos casquettes, annonce sans sourciller aux lecteurs que « la Société chorale de

Tuayre-Ville, forte de 50 exécutants (!), l'une des plus réputées de la Suisse (!!), venant de Nice et de Toulon, honorait Marseille de sa visite et rentrerait le lendemain par la voie de Lyon. » Zim! boum! Coups de grosse caisse et de tam-tam pour dévoiler notre incognito. Toute la journée, nous serons interpellés. Nos casquettes vont nous procurer à tous les coins de rue, dans les trams, dans les cafés, partout, de nombreuses interviews.

Nous débutions par la Cannebière, assez calme à ces heures matinales. A son aise, chacun peut admirer cette magnifique avenue et la vue qui s'étend sur tout le Vieux-Port. Sachant que le seul moyen de choquer les Marseillais est de leur demander où se trouve la Cannebière quand on est au milieu ou de quel côté est la mer, qui nous crève les yeux au bout de la rue, un farceur envoie un des plus naïfs de la bande se renseigner auprès des passants. L'un d'eux pique une violente colère et lui adresse une bordée d'injures.

La Bourse, superbe construction, ornée de sculptures, termine la rue près de la mer. Sa vue nous rappelle cette plaisante définition: « La bourse avec un petit b sert à conserver l'argent; avec un grand B elle sert à le prendre. »

Les fruits de la mer.

Le Vieux-Port est un golfe étroit et allongé qui s'avance comme un gigantesque doigt au milieu de la ville. Sur les côtés s'étendent d'interminables quais le long desquels on ne voit que navires à vapeur, grands voiliers, trois-mâts, yachts de plaisance, balancelles, mouches à vapeur et à benzine, yoles, barques de pêche et bateaux de tout genre. Serrées les unes contre les autres, ces embarcations recouvrent le Vieux-Port d'un immense plancher, sur lequel se dresse une forêt de mâts. Par dessus, à une très grande hauteur, pour permettre le passage aux voiliers, s'élance d'une rive à l'autre le tablier métallique du pont transbordeur. Cette fois, c'est la marine de commerce et de pêche, au lieu du spectacle guerrier de Toulon.

Une odeur nauséabonde s'élève de partout. Des détritiques flottent sur une eau noire et puante, dans laquelle des pêcheurs lavent des poissons ou des moules. Il faut avoir diablement d'appétit pour déguster ces bêtes toutes crues, comme le font, sous nos yeux, les gens du peuple et les soldats. Croyant nous en donner l'envie, on nous fourre sous le nez des huîtres ouvertes, ressemblant à s'y méprendre à des crachats. Pouah! Une femme, sale comme un peigne, nous présente des oursins, des « patates » ou « pommes de terre » de mer, comme elle les appelle, ayant la forme d'un « pivot » de châtaigne avec ses piquants ou d'un hérisson enroulé, et dont l'intérieur a plutôt l'aspect d'un œuf pourri. Nous ne poussons pas la curiosité jusqu'à les flairer.

Deux des nôtres cependant veulent tâter de ces mets inconnus sur les bords enchanteurs de la Tuayre. Ils s'attellent, pleins de courage, à une douzaine de moules, et les avalent comme une purge, en fermant les yeux. Ils les trouvent bonnes, probablement par forfanterie; mais, arrivé à la huitième, l'un d'eux demande avec intérêt à l'autre s'il ne s'aperçoit de rien. « Il me semble qu'elles remuent dans la panse! » répond-il, subitement dégoûté et blanc comme un linge. Inutile de presser nos deux gaillards à continuer leur repas, malgré les éloquentes sollicitations du marchand de marée.

Dans la foule qui remplit les quais, nous croisons de braves bourgeois qui viennent de faire leurs emplettes. Ils portent, soit dans les poches, soit à la main, et enveloppé de papier, une langouste ou un homard bien vivant, qui agit d'une façon comique ses antennes et ses formidables pinces.

Nos pas nous conduisent au marché au poisson. La criée vient d'être faite. Les hôtels ont fait leur choix et de nombreux paniers s'alignent sur l'asphalte. Un coup d'œil jeté là-dedans nous fait juger de la variété des poissons pêchés dans la Méditerranée. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les formes, depuis l'énorme thon jusqu'à la minuscule sardine. Dans un panier plein de varech git une masse gélatineuse, un paquet de lanières humides et sales. Ce sont des poulpes ou pieuvres. Quoique moins grandes que celles dont Victor Hugo fait la dramatique description dans *Les travailleurs de la mer* et incapables de s'emparer d'un homme, nous distinguons fort bien leurs dangereuses ventouses. Il paraît qu'on utilise ces horribles bêtes pour faire une sorte de potage. Il faut avoir bon

appétit, et nous avouons préférer de beaucoup une boucle de saucisse au foie de Moudon ou une tranche de jambon de Tuayre-Ville.

(A suivre.)

HIÉROGLYPHES MÉDICAUX

UN chroniqueur parisien, Sergines, écrit avec beaucoup de raison ceci:

« Il est hors de doute que deux classes de la société possèdent au plus haut degré l'art de tracer des hiéroglyphes et de les baptiser du nom fallacieux d'écriture courante: ce sont les notaires et les médecins. (On pourrait ajouter les pasteurs. — *Réd.*)

» Pour les premiers, passe encore; ils ont des avoués et des clercs qui palissent sur leurs grimoires et les mettent au net. Quant aux seconds, leur douteuse calligraphie peut-être la cause de regrettables incidents, aujourd'hui surtout qu'ils sont surmenés. Appelés au chevet de nombreux malades, ils griffonnent en hâte leurs ordonnances.

» Mettez un porte-plume entre les pattes d'un chat capricieux, glissez à sa portée une feuille blanche, laissez-le errer à sa fantaisie et vous aurez une imitation exacte de l'écriture de plusieurs des honorables membres de la Faculté. Le plus surprenant, c'est que ces textes confus n'embarrassent jamais les pharmaciens. De mémoire d'homme on n'a jamais vu l'un d'eux repousser une ordonnance sous aucun prétexte. Quand bien même elle serait écrite en aryen, ils la considèrent gravement, et forts des secrets révélés par leur traduction instantanée ouvrent des tiroirs, pèsent des liquides et des poudres à l'aide de poids minuscules, font de mystérieux et délicats mélanges, collent sur la boîte ou le flacon recelant la mixture une étiquette impressionnante avec le mode d'emploi et, assurant leurs lunettes sur la racine de leur nez savant, remettent au client la panacée qui doit guérir le malade.

» En principe, les drogues étant sagement inoffensives, personne ne s'en porte plus mal. Mais tout de même, si les docteurs pouvaient arriver à écrire lisiblement, qu'elle sécurité pour ceux qui sont harponnés par la maladie!

» Quel ingénieux artisan inventera pour les médecins qui la mettraient dans leur trousse l'indispensable et portative machine à écrire?... »

Histoire de l'art. — Mardi 18 février, au Palais de Rumine (salle Tissot), à 5 heures après-midi, troisième séance, avec projections, de M. Raphaël Lugeon. En voici le programme:

Le triomphe des formules classiques et le beau idéal dans la sculpture du Premier Empire. — Chaudet, Rolland. — Les classiques de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. — Bosio et Pradier. — Les romantiques et les grands novateurs. — Rude et l'Arc de triomphe; Barye et la sculpture animalière. — David d'Angers.

Nouveaux abonnés. — *Vaudois de Berne*: MM. Henri Delédevant, Philosophenweg, 35, Berne. — Auguste Gallay, Drosselweg, 27, Berne. (à la recommandation de MM. Marc Henrioud, Albert Guignard et Charles Meystre). — Porchet, inspecteur scolaire, à Lausanne. — Ch. Petitpierre, Lausanne, (procuré par M. Chr. Troyon, professeur). — David Schœpfer, Fribourg (procuré par M. P. Bovet).

Grand-Théâtre. — Ce soir, samedi, spectacle classique: *Le malade imaginaire*, de Molière; *La farce de Maître Pathelin*. — Demain, dimanche, *Le tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle en 11 tableaux.

Jeudi, 20 février, *Monsieur Beverley*, le grand succès.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE 100 TABLETTES 180 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS